

Une remarque générale. L'emploi du terme « catholique » lorsqu'il s'agit des catholiques romains, l'habitude nous a accoutumés et nous pensons automatiquement soit aux Latins soit aux Uniates, mais désigner comme « Communautés non-catholiques » (p. 419) les communautés orthodoxes, telles les grecques, les syriennes, les coptes, les arméniennes et autres, cela est ecclésiologiquement inexacte. C'est toutefois un très grand mérite des compilateurs de n'avoir jamais employé le terme de « frères séparés » pour indiquer les non catholiques romains.

L'*Annuaire Catholique d'Égypte 1973* est et reste un témoignage d'une présence chrétienne en terre d'Égypte qui s'inscrit dans le renouveau de la conception ancienne et renouvelée de l'Église au service de l'Homme en diffusant un esprit de fraternité parmi les con-créatures du même Dieu, qui est un signe des temps. L'Église a, encore une fois, eu le courage de prendre rendez-vous avec l'Histoire même sur les bords du Nil... qui ouvre ses bras vers la Méditerranée, berceau de civilisations et creuset de cultures. Ce que l'Église catholique romaine lui apporte, c'est ce qu'elle-même avait reçu d'Alexandrie.

Martiniano Pellegrino Roncaglia

L'édition de la version arménienne des *Mēm̄rē sur Nicomédie* d'Éphrem.

Après une longue élaboration, Charles Renoux a publié dans le tome 37 (LXX + 355 p.) de la *Patrologia Orientalis* de F. Graffin, les fragments de l'original syriaque et de la version arménienne, de l'époque classique, des *Mēm̄rē sur Nicomédie* d'Éphrem de Nisibe, qu'il a accompagnés de sa propre traduction française, plus que bonne en général. Cette belle et précieuse publication réjouira doublement arménistes et patrologues, qui découvriront ainsi une œuvre peu connue, et ne manqueront pas sans doute de rendre hommage au traducteur expérimenté. Ils apprécieront également sa bibliographie de cinq pages et son Introduction, où il étudie largement et savamment des problèmes historiques et littéraires liés aux *Mēm̄rē* dont il ne manque pas de dégager les principales questions doctrinales. Pour notre part, nous examinerons de près la publication, qui est la deuxième depuis 1930, du texte arménien, laissant pour une autre fois, peut-être, la critique de la traduction française de l'éditeur. Il a eu raison d'écrire : « A la littérature patristique arménienne, qui contient tant d'ouvrages du grand auteur syrien, il devait revenir de conserver cet écrit. Même s'il manque quelques centaines de vers au texte arménien, nous pouvons cependant, grâce à lui, nous faire une idée exacte de l'œuvre d'Éphrem » (p. XIII).

1. Ce qui était fait avant Renoux

Une réalisation philologique comme celle-ci est le plus souvent le fruit d'un long travail « en chaîne » ou de contributions diverses. L'éditeur, travailleur consciencieux, ne manque pas de signaler brièvement la description, la publication complète et fragmentaire du Ms. Afin de mieux apprécier et à sa juste valeur son apport, nous rappellerons un peu plus en détail ce qui a été fait avant lui.

a) Savalanian, du Couvent arménien Saint-Jacques de Jérusalem, avait décrit dans son Catalogue, resté inédit, le Ms *Jérusalem 326* de la bibliothèque, pour le moment le seul à avoir conservé ce qui reste de la version arménienne des *Mēm̄rē sur Nicomédie*, c'est-à-dire la majeure partie, quatorze sur seize. Renoux ne rappelle pas cette description, car il l'a trouvée chez Zarbhanalian et Murat.

b) G. Zarbhanalian mentionnait, d'après les informations de Savalanian, les « Élégies du saint père Éphrem sur la ville de Nicomédie », dans son *Catalogue des anciennes traductions arméniennes*, Venise, 1889, p. 464-465 (en arménien).

c) F. Murat reproduisait la description de Savalanian du Ms dans l'*Introduction* de son grand ouvrage sur la première version de l'Apocalypse, parue à Jérusalem en 1911, p. 6-14 (en arménien).

d) Pendant que son *Introduction* était sous presse, Murat fournissait dans *Huschardzan* de 1911 (Vienne, p. 203-208) quelques renseignements sur Éphrem et les traductions arméniennes de ses œuvres, soulignait l'importance de la version arménienne des *Mēmṛē sur Nicomédie* comme étant la seule en une langue quelconque; il présentait brièvement *Jér. 326* et reproduisait certains de ses mémoriaux et son colophon, corrigeait une erreur de Zarbhanalian, décrivait en quelques lignes le texte arménien, de l'époque classique ou de « l'âge d'or », en relevait les hapax et, pour donner une idée de la saveur de l'œuvre et de la traduction, il publiait le début du 4^e mēmṛā et le 14^e en entier — que Renoux appellera « quelques passages » (p. xviii) — en espérant publier le texte arménien intégralement un jour.

e) En effet, de 1927 à 1930, dans la revue arménienne *Sion* de Jérusalem, Murat présentait de nouveau et publiait fidèlement le texte arménien des *Mēmṛē* d'après le *Jér. 326*, proposant de nombreuses corrections, en relevant tous les hapax ou les mots qui lui semblaient bizarres ou qui n'étaient pas dans les dictionnaires, espérant réunir le texte dans un volume s'ouvrant par une introduction plus ample que ses simples notes dans *Huschardzan* et *Sion*. Ce volume ne parut jamais, hélas! car il serait sans doute plus soigné et contiendrait moins de fautes d'impression que *Sion*, bien que la plupart soient corrigées au fur et à mesure.

f) Essabalian, de Vienne, rappelait après A. Baumstark (*Geschichte der Syrischen Literatur*, p. 43 et n. 10) en 1933 (*Handēs amsorya*, col. 261-280), et c'est là l'un de ses mérites, l'existence de fragments de l'original syriaque des mēmṛē 3, 10, 14 et de celui du 9^e en entier dans des Mss du British Museum, ce que Murat ignorait. L'original est rythmé, la version arménienne en prose. Reprenant sommairement les informations de Murat concernant le Ms, et empruntant de sa publication 18 lignes du 3^e mēmṛā et tout le 9^e (308 lignes), il disposait celles-ci en forme de vers conformément à l'original, « afin de faire saisir clairement la méthode de la traduction des *Mēmṛē* » (*Handēs amsorya*, col. 268). Ce n'était qu'une simple question de forme qui montrait pourtant que le traducteur avait traduit fidèlement, vers par vers, presque toujours. Ce qui était plus important pour l'étude et l'amélioration du texte arménien, Essabalian, tout en reconnaissant la fidélité de la version arménienne, dévoilait, en des notes pertinentes, de caractère comparatif, des imperfections, des différences de sens et de disposition de vers dans le texte, et essayait de remédier aux imperfections textuelles, survenues sans doute au cours du temps, par des corrections textuelles, que Renoux emprunte anonymement, en qualifiant son travail comme ceci: « Le Père Essabalian publiait plusieurs centaines de vers arméniens ayant leur original syriaque, mettait en valeur la fidélité de la traduction arménienne, et faisait ressortir la forme littéraire de ces textes » (p. xviii).

g) N. Bogharian se devait de décrire de nouveau le *Jérusalem 326* dans le tome II de son *Grand catalogue des manuscrits du Couvent Saint-Jacques* (1967, p. 196-199, en arménien), rapportant mémoriaux et colophons. Dans le t. IV, on trouve la description du Ms arménien *Jérusalem 1300*, qui contient des fragments des mēmṛē 1 et 10, fragments dont l'éditeur a tenu compte.

L'édition de Renoux se situant après tous ces travaux préliminaires, dont il a pris connaissance avec critique, et s'en est aidé sans doute (bien que sur ce point il se taise dans son *Introduction* et notamment à propos des corrections textuelles et des hapax), on est en droit d'espérer que sa publication aura surpassé celle, complète mais peu soignée, de Murat, et cette autre, fragmentaire, d'Essabalian, et de chercher à connaître le travail philologique accompli par lui en vue de l'amélioration du texte arménien. Quoique l'adjectif *critique* ne figure pas dans le sous-titre du volume, on aimerait qu'il ait profité de l'occasion que lui

offraient F. Graffin et la Fondation Gulbenkian, pour faire non seulement œuvre de traducteur, mais aussi d'éditeur du texte arménien.

Voyons d'abord ses investigations de la connaissance du Ms et de ses scribes, de l'âge de la version arménienne et de ses caractéristiques linguistiques, et puis ses règles d'édition.

2. Description du Jérusalem 326

Renoux ne s'est pas attardé sur la description du Ms (p. XVIII-XIX), estimant sans doute qu'il l'était déjà assez dans le Catalogue de Bogharian. Cependant certaines de ses informations manquent quelque peu de précision.

Le Ms 326 est composé en réalité non pas de deux parties, mais de deux manuscrits, copiés par des scribes et en des lieux et dates différents, reliés ensuite ensemble et paginés.

Au nombre des pages restées blanches, puisqu'il en cite, on ajoutera 26, 71, 90-93, d'après Murat et Bogharian.

Au lieu d'indiquer clairement les folios du texte publié, Renoux note que 278r-385v contiennent les *Mēmṛē sur Nicomédie* et un *mēmṛā* — en réalité incomplet — de l'œuvre *De reprehensione* du même auteur. Ce sont les folios 278r-369r, qu'on aimerait retrouver indiqués dans l'édition même, comme on trouve les folios dans les pages des éditions de Louis Mariès et Charles Mercier, pour ne citer que ceux-ci.

C'est encore en consultant le t. IV du Catalogue de Bogharian qu'on apprendra les pages 153 et sq. et 177 et sq. du Ms 1300 contenant des fragments dont l'éditeur tiendra compte.

3. Les scribes des *Mēmṛē*

Il nous semble qu'une certaine incertitude règne à leur sujet.

D'après Savalanian, que Murat a répété dans son *Introduction*, les deux scribes du Ms 326 (en réalité de deux Mss) sont Samouel et Hovhannès.

Murat précise dans *Huschardzan* (p. 204) et *Sion* (1927, p. 314) que les *Mēmṛē* ont été copiés par Hovhannès et Vahram, « l'écriture de ce dernier étant tout à fait pareille à celle du premier ».

Bogharian ne cite que Hovhannès, car c'est lui qui s'est nommé dans quatre des huit mémoriaux dans le texte, et dans le colophon final, que nous rapporterons tout à l'heure. C'est avec doute qu'il attribue à Vahram la copie des folios 350-385 contenant un mémorial (f. 356), où son nom n'est pas mentionné, et une supplique : « Du scribe Vahram aie pitié, Christ », écrite de la même main que le mémorial, d'après Savalanian (Murat, *Introduction*, p. 13).

Il importe de savoir si tous les *Mēmṛē* et tous les mémoriaux, ainsi que le colophon final ont été écrits de la même main ou non : ceux qui ont étudié de près le Ms nous laissent dans le doute. D'après Renoux, « La copie de l'écrit d'Éphrem est elle-même, ainsi que l'indiquent explicitement les mémoriaux et le colophon, l'œuvre de deux scribes : Jean, disciple de Nersès de Lampron, évêque de Tarse (1198), et Vahram » (p. XIX). Il nous semble qu'avec les quatre mémoriaux, où le nom de Hovhannès (Jean) est mentionné, seul le colophon final est décisif. On y lit : « Sont achevés les seize *mēmṛē* d'abba Éphrem sur la ville de Nicomédie. Moi, Hovhannès, novice parmi les copistes, par ordre de Nersès, qui m'a éduqué et attiré vers les choses divines, j'ai commencé ces Lamentations et paroles de salut de notre st. père Éphrem qu'il a dites sur la ville de Nicomédie, et j'ai achevé », etc. Ce texte est cité par Renoux (p. XXXII), mais pas dans le même but.

4. L'âge de la traduction arménienne

En l'absence de témoignage historique, l'éditeur, avec raison d'ailleurs, estime que « Seul l'état de la langue, qui possède toutes les marques de l'arménien classique, amène tous ceux

qui ont eu connaissance des *Mēmrē* à penser qu'ils ont été traduits au Ve siècle, comme les autres œuvres d'Éphrem » (p. xxxii). Cependant la différence d'avis entre lui d'une part, Murat (*Sion*, 1927, 314) et Essabalian d'autre part (*Handēs amšorya*, p. 266), est que ceux-ci placent, à juste titre, la traduction dans la première moitié du Ve siècle, l'arménien classique proprement dit étant, par définition de l'École mekhitariste de Vienne, la langue des traductions et des écrits de cette période limitée, ce que certains ont de la peine à accepter. Disons aussi que toutes les autres œuvres d'Éphrem n'ont pas été traduites en arménien à cette époque (de l'arménien classique), ni même, sans doute, au Ve siècle : voir la liste de la littérature ancienne dans *Dictionnaire étymologique de l'arménien*, d'Adjarian, t. I, Erévan, 1971, pp. 36-38 (qui a oublié de mentionner les *Mēmrē sur Nicomédie*).

C'est un grand avantage pour un éditeur de pouvoir déterminer avec certitude l'âge du texte qu'il publie : cela lui permettrait de l'améliorer, quelque peu tout au moins, d'après la grammaire et le vocabulaire de l'époque, s'ils sont connus, comme ceux de l'arménien classique. Renoux en a-t-il tiré profit ? Tout au moins il a tâché d'étudier la langue de son texte.

5. Les syriacismes du texte arménien des *Mēmrē*

Toujours en l'absence de témoignage historique, pour confirmer, après Murat et Essabalian, que la traduction arménienne avait été effectuée de l'original syriaque, Renoux a relevé quelques syriacismes dans le texte, qui ne le sont pas, sauf un seul.

a) Il cite *ՍաՀաի* parmi quelques noms propres rappelant une graphie syriaque : celle de ce nom, au lieu de *ԽսաՀաի* sans doute, est peu probante comme indice de l'original, car c'était, à l'époque, un prénom arménisé, pour ne citer que celui du Catholicos, collaborateur de Mesrop Machtotz et traducteur principal de la Bible arménienne.

b) Parmi les constructions grammaticales qui seraient imitées du syriaque, sont citées : *է որ (est qui)*, *էր զի ... էր զի (alii... alii)* : ce sont des constructions typiquement arméniennes qu'on retrouve dans des traductions classiques d'œuvres grecques.

Չի ի նմա (quod in ea) est cité comme une autre construction imitée du syriaque. On se demande où est le syriacisme dans les vers indiqués (p. 62, vers 119-222) :

Գործեսցուք ի նոցանէն տապան,
 յաւղեսցուք ի նոցանէն արկեղս,
 զի ի նմա՝ ծածկին անձինք մեր ի բարկութենէն
 որ զիմեաց յամս մեր :

Ces vers sont bien traduits : les mots *զի ի նմա* signifient « car en elle », et le pronom *նմա* remplace le nom *տապան* « arche ».

Ces trois mots ne sont pas non plus des syriacismes dans les autres vers indiqués (p. 64, vers 173-174) :

Չերացաւ մեծարեցաւ տապանն,
 զի լուծեալ էր ի նմա զգաստութիւն :
 « car, en elle, la chasteté s'était logée ».

c) *Ամենայն ոք (unusquisque)* n'a rien d'une construction imitée du syriaque, inutile d'insister.

En citant ces trois « syriacismes » grammaticaux, l'auteur ne manque pas d'en noter les équivalents syriaques ; seulement, les vers auxquels il renvoie comme témoignages, manquent, eux, d'original syriaque.

d) En revanche, l'emploi du « Relatif décliné selon les règles de l'arménien, mais avec la présence, à côté du sujet, du pronom de rappel syriaque » (souligné par nous), est bien un syriacisme ; seulement, non pas « à côté du sujet » uniquement, mais après un terme quel-

conque de la phrase. Exemples : Չորս մերն երթամք Հարկանել և սատակել զնոսս « que (*lesquels*) nous allons pour (*les*) frapper et tuer » : le pronom զնոսս « les » reprend le complément d'objet զորս « que » (Éphrem, *Commentaire de la Bible*, dans Tornian, t. II, p. 494). Dans l'exemple suivant du même auteur et à la p. 518, le pronom démonstratif reprend le sens du relatif compl. de lieu : Մտցուք, տեսցուք զայն երկիր, յորում ոչ բնակէ ի ֆնս կոսպաշտութիւն « Entrons et voyons le pays où l'idolâtrie n'habite pas (*en lui*) ».

L'emploi du relatif resté au nominatif singulier et repris par un démonstratif mis au cas exigé par le relatif, est un syriacisme aussi, que pourrait indiquer Renoux, comme dans ces vers (p. 202, vers 131-132) : Աշխարհս ծով ծածուկ է, որ ընկղփին ի սնս Հոգիք, traduits correctement : « Et ce monde est une mer cachée où les âmes (*dans laquelle*) s'enfoncent ».

Essabalian note des syriacismes dans le vocabulaire aussi.

A propos de « Le traducteur arménien a formé fréquemment un mot composé de *amenayn...* » (p. LIII), on fera remarquer que ces composés sont formés avec seulement *amen-* et la voyelle de liaison *-a-* : *amenazawr* (*amen-a-zawr*) « tout-puissant ».

6. Règles d'édition de Renoux

On aimerait savoir comment le texte arménien édité a été constitué : l'édition « Repose, dit Renoux, sur la version arménienne du manuscrit *Jérusalem, Couvent Saint-Jacques 326* pour les mēmrē 3 à 16, et sur le *Galata, Bibliothèque arménienne 54* pour les douze vers du premier mēmrā. Nous adoptons les nombreuses corrections qui ont été apportées au *Jérusalem 326* et nous conservons sa ponctuation; seule l'Œ euphonique n'a pas été maintenue » (p. LXIX).

Plusieurs questions se posent à propos de ces règles.

a) Le texte arménien a-t-il été copié directement du Ms — photos, microfilm — ou de l'édition de Murat pour le collationner, entièrement ou par endroits, avec le Ms sur place? L'éditeur ne nous le fait pas savoir clairement.

b) Murat fait savoir qu'il a transcrit en toutes lettres les abréviations du Ms (*Sion*, 1927, p. 349, notes 7-9); Renoux en a fait autant, mais le lecteur n'en est pas averti.

c) On aimerait lire en notes toutes les corrections apportées au Ms *par le correcteur* — que les philologues arméniens supposent être Nersès de Lampron, qui avait commandé le manuscrit — comme dans l'édition de Murat, les ayant adoptées aussi.

d) On désirerait être averti que l'éditeur a corrigé plusieurs mots du Ms : c'est seulement en cours de lecture qu'on les remarque au bas des pages. Nous y reviendrons d'ailleurs. Le premier éditeur a indiqué toutes ses corrections, les hapax du texte ou des formes qu'il supposait comme tels, a attiré l'attention sur certaines lectures anormales du point de vue de la grammaire de l'arménien classique et du vocabulaire.

e) Renoux, comme Murat, a conservé la ponctuation du Ms. Nous ne partageons pas leur avis. En effet le texte abonde en points, deux points et virgules, d'une part parce que le traducteur a voulu sans doute reproduire les signes de métrique de l'original, d'autre part d'abord lui, et puis les copistes, au cours du temps, ont mélangé signes et ponctuation arménienne, comme Renoux l'a si bien montré et expliqué (p. xxxi). Le résultat est que, selon l'éditeur même, « Il faut d'abord exprimer quelques réserves sur la valeur des signes, virgule, deux points (un point — M.M.), et majuscules que l'on rencontre dans les manuscrits et fragments arméniens des *Mēmrē sur Nicomédie* » (p. xxxi). Dès lors, à l'exemple des éditeurs de textes critiques, ne fallait-il pas ponctuer le texte arménien comme on le comprend, comme l'éditeur et le traducteur l'a saisi, selon les règles de ponctuation de l'arménien moderne? C'est ce qu'Essabalian a fait heureusement dans sa réédition du fragment et du 9^e mēmrā. Sinon on peut être sûr que le lecteur est très gêné de voir un point (correspondant aux deux points du français) séparer le sujet du verbe, ou deux points (correspondant au point du français) se mettre entre la principale et la subordonnée, comme dans ces vers :

Ո՛ր որ Հեռիդ ես ի ծերութենէ,
 մի՛ կարծեր թէ Հեռի իցէ մաՀ :
 Զի վերին արէնսդիրն.
 ո՛չ երբեք ընդ արինաւք :
 (p. 14.141-144)

« Il est trop commode, écrivait A. Vaillant dans l'avant-propos de son édition de Méthode d'Olympe, de reproduire un manuscrit en laissant au lecteur le soin d'en interpréter le texte comme il peut : pour cette besogne, un philologue est inutile, et un photographe suffit » (PO, t. XXII, 1930, fasc. 5, p. III).

f) « Conformément au genre littéraire du mēmṛā, dit Renoux, nous disposons le texte par groupe de deux vers » (p. LXIX). Le mot « vers » ne devrait pas faire illusion ici, car la version arménienne est en prose, mais ayant la saveur d'un poème, grâce à la compétence du traducteur de l'époque classique. D'ailleurs l'éditeur même ne se cache pas que ses coupures de phrases, qu'Essabalian avait effectuées avant lui dans l'édition du mēmṛā 9 selon l'original (et Renoux n'en diffère pas ici), sont souvent incertaines faute d'original, et l'on se demande si elles ne sont pas gênantes non plus comme la mauvaise ponctuation.

Notons en passant, et quoi qu'il en soit de cette disposition en « vers », pour s'être contenté « de reproduire le manuscrit *Jérusalem 326* comme s'il s'agissait d'un écrit en prose », Murat n'avait pas mérité d'être déclaré comme ignorant le genre littéraire de l'œuvre qu'il publiait (p. XVIII). Il publiait sous forme de prose ce qui l'était bien, tout en sachant que « Chaque mēmṛā est divisé en strophes (*սուևս*), commençant par une majuscule, et ça et là par une simple minuscule *bolorgir*, et séparées les unes des autres par deux points et un espace de 1 à 2 cm. Chaque strophe a deux coupures, séparées par une virgule. De même les syllabes devant être accentuées sont marquées d'un accent » (*Huschardzan*, p. 204).

La disposition en vers du texte n'est que la forme; voyons le travail effectué par l'éditeur en vue de l'amélioration du texte arménien.

7. Corrections textuelles de Renoux

On rendra hommage à la sagacité de l'éditeur d'avoir su corriger plusieurs lectures fautives et restituer plusieurs omissions du Ms là-même où l'original n'existait pas. Sa tâche de traducteur, où il pesait et méditait chaque mot, y a contribué. Si beaucoup de corrections sont notées au bas des pages, d'autres ne le sont pas, comme il s'avère de notre confrontation de son édition avec celle de Murat marquant consciencieusement tous les détails. Ainsi, p. 178, vers 83, *երանկք* du Ms est corrigé en *երանգք*; p. 182, v. 149, *դաոնա* est devenu *դաոնայ*; p. 184.210, *զարանա* est lu *զարանայ*; d'ailleurs il a ajouté *յ* après *ա* dans plusieurs mots, mais sans avertir le lecteur, ce qui n'est pas grave pour celui qui connaît la date de la version et l'orthographe de l'arménien classique.

Il nous semble que certaines de ses corrections ne sont pas heureuses. Voici quelques exemples : p. 42, v. 103-104 : *Արարին իւրեանց ապաշխարութիւն, յարկ ժամանակէնի ամրոցի* « Ils ont fait de leur pénitence un abri passager »; le mot en italique se lit *ժամկէնի* dans le Ms, forme bizarre; sans la corriger, Murat a noté « Mot nouveau : *ժամկէան* = *ժամանակէան*»; *ժամկէան* dont *ժամկէնի* serait le génitif singulier, n'est pas dans les dictionnaires; Renoux ayant pris *ժամանակէան* indiqué dans les dictionnaires comme le génitif secondaire du nom *ժամանակ* « temps », et à part, synonyme de *ժամանակեայ* « temporaire, passager », l'a mis au génitif singulier comme déterminatif du terme *ամրոցի* « de la forteresse » (qu'on ne trouve pas dans sa traduction). Mais la forme *ժամանակէան* ne se décline pas. Il fallait se contenter de sa forme directe, comme on le retrouve à la p. 258.507-508.

P. 84, v. 89-90 : *ո՛չ վայրապար, և ընդ անդաւ, չիք որ կարէ տրանջել* : « Car elle

n'(est) pas futile et désordonnée, il n'est personne qui puisse murmurer»: il s'agit de la correction ou du conseil de Dieu. La lecture du mot en italique est *ամտաս* dans le Ms; Murat se contente de noter à ce propos que ce passage est gâté comme beaucoup d'autres. Nous ferions remarquer qu'on n'est pas sûr que l'adjectif *անդաս* « sans ordre, désordonné » appartient à l'arménien classique, bien qu'on le trouve dans les dictionnaires de l'arménien ancien en général: son unique témoignage dans le Grand dictionnaire de Venise est de la traduction d'un écrit de Philon faite après la première moitié du V^e siècle. D'autre part, *ընդ անդաս* étant d'une construction bizarre du point de vue de la syntaxe (une préposition, *ընդ*, n'introduit pas un adjectif), nous proposerions de lire *ընդ ամտաս* comme *ընդ ամենայնի տաս*: *Զի ոչ վայրագար և ընդ ամենայնի տաս* « car tu ne donnes pas (ton conseil) inutilement et pour tout », ou bien comme *ընդունայն տաս*: *ընդունայն* serait le synonyme de l'adverbe *վայրագար* « inutilement ».

P. 86, v. 127-128: *Ո՛չ ի կորուստ անխոր ցանկ զգանձ իւր շնորհքդ քո*: « Ce n'(est) pas en pure perte, indifféremment, que ta grâce répand son trésor »: le verbe en italique est à l'infinitif dans le Ms; nous le lirions plutôt à la 3^e p. du pluriel, car le *plurale tantum* *շնորհք* étant sujet, comme dans cette phrase, le verbe se met au pluriel en arménien classique, comme dans le texte des *Mēmre* d'ailleurs.

P. 158, v. 759-760: *Նկարեաց այսուհետև ի միտս քո զքաղաքն Հզար և սաստիկ* « Donc, représente-toi, en ton esprit, cette ville, puissante et forte »: en changeant la lecture *նկարեայ* du Ms, l'éditeur a cru restituer l'impératif singulier du verbe *նկարել*; il fallait écrire *նկարեա*: le copiste a ajouté tout simplement un *յ* après *ա* là où il n'en fallait pas un, comme dans p. 216, v. 368 au datif *նմայ*, corrigé justement par Renoux en *նմա*; à la p. 288.105 *զիտա* « sache » est *զիտայ* dans le Ms.

En plus des corrections et des restitutions de l'éditeur, le texte arménien des *Mēmre* a besoin d'être revu minutieusement.

8. Corrections qu'aurait dû proposer l'éditeur

A notre avis, il y a dans le texte des dizaines et des dizaines de formes fautives pour lesquelles l'éditeur pourrait proposer des corrections, ne fussent qu'hypothétiques. Elles seraient d'autant plus faciles et auraient chance d'être plausibles sinon justes, là où l'on a l'original, comme Essabalian l'a montré en plusieurs endroits. Voici des corrections:

p. 180, vers 131-132: *Ո՛չ կարէ և քաղցրութիւն զանացունէլ զբերան կերակրողաց իւրոց* « La douceur ne peut pas non plus rendre amère la bouche de *qui en mange* » (trad. du syriaque); Essabalian fait remarquer que la traduction du syriaque serait *կերողաց*. « de ceux qui mangent », tandis que *կերակրողաց* signifie « de ceux qui nourrissent ».

P. 184, vers 187-188: *Այլ բնութիւնս եցոյց զբնութիւն և առ ազատութիւնս զխոստնո՛ւնս պարզելի* « *Vis à vis* des natures, il montra la force, et vis à vis de la liberté, la promesse »; nous ferons remarquer que l'équivalent de « vis à vis » en italique manque dans la première proposition arménienne, sans quoi elle n'est pas correcte grammaticalement. Nous proposerions la solution suivante:

les termes *բնութիւնս* et *ազատութիւնս* étant coordonnés, après *Այլ* nous lirions la préposition *առ* « vis à vis »: *Այլ առ բնութիւնս եցոյց...*, comme devant *ազատութիւնս*, si la conjonction *Այլ* a son équivalent dans l'original, ce qui ne paraît pas être le cas d'après la traduction de Renoux; sinon nous proposerions de la corriger en *առ* et de lire: *Առ բնութիւնս...*

P. 174, vers 38, on a *զպատտուածս* « les déchirures »: la forme *պատուած* est médiévale et moderne, et par conséquent non indiquée dans les dictionnaires de l'arménien ancien; son verbe est *պատառել*, avec *ա*, comme Murat et Essabalian l'ont fait remarquer. Il fallait donc corriger cette forme du Ms en *զպատտուածս*. D'ailleurs la voyelle *ա* est tombée aussi

dans la lecture *խորզզածն* « vêtu de cilice » (p. 42, v. 121), qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires et qu'il fallait lire *խորզազածն*.

P. 42, v. 122 : dans *ի պանտեանս իւր մտանէ սուսերն* « l'épée entre dans son fourreau », la lecture en italique, non notée dans les dictionnaires, est à lire *պատեանս*.

P. 30, v. 387 : dans *էր ուր աշխատէր ի մանկութեան* « Un autre, qui peinait depuis (sa) jeunesse », *ուր* « où » est à lire *որ* « qui ».

Voici des pages où le texte des vers indiqués avaient besoin d'être amélioré d'après la grammaire. Il serait trop long d'exposer nos corrections :

Pages	Vers	Pages	Vers	Pages	Vers	Pages	Vers	Pages	Vers
14	132	58	74	126	239	194	titre	272	17
14	139	60	103	128	281	196	30	288	104
16	175	72	294	132	323	198	64	302	83
20	228	74	312	142	518	200	100	304	113
22	268	80	35	150	618	200	112	310	11
24	308	84	115	152	658	200	125	314	69
30	387	98	90	154	698	206	187	318	149
40	88	100	111	158	715	236	148	324	23
44	152	102	139	164	838	302	83	326	261
46	162	106	232	186	215	314	69	326	269
56	28	118	101	188	243	324	231	330	titre
						336	111	334	84

Notre liste est loin d'être complète.

On sait que des corrections ont été proposées par Murat et Essabalian : voyons qu'en a fait Renoux.

9. Corrections empruntées

La comparaison des éditions nous a révélé que Renoux a fait siennes purement et simplement les corrections de Murat et d'Essabalian, sans aucune fois rappeler leurs noms dans ses notes. Sans nul doute possède-t-il assez son arménien pour corriger tout seul telle ou telle lecture du Ms; mais ne devait-il pas mentionner le nom de la personne qui l'avait devancé, aussi faible que soit son apport, aussi évidente que soit la coïncidence des mêmes corrections? Nous pouvons citer plusieurs cas en leur ajoutant des etc. :

p. 20, v. 220 : *վշտամբերութիւն*, en face du *Cod. վշտամբութիւն*, a été proposé par Murat (*Sion*, 1927, p. 347, note 1) : Renoux se contente d'indiquer le *Cod.*, mais pas le nom du premier correcteur.

P. 176, v. 79 : *ամենաՀաստիւն* « au Créateur universel » a été proposé par Murat, en face du Ms *ամենաՀաստին* (*Sion*, 1928, p. 278), mais rejeté par Essabalian (*Handēs amsorya*, 1933, col. 271, n. au vers 79). Renoux l'a adopté en silence, le *Cod.* même n'étant pas mentionné.

P. 182, v. 171 : *դառնանալն* « devenir amer », correction exacte proposée par Murat d'après le sens (*Sion*, 1928, p. 279), et par Essabalian avec mention de Murat, est adoptée par Renoux silencieusement, en face du Ms *դառնալն* « revenir », non indiqué par l'éditeur.

P. 184, v. 187 : *զբոնութիւն* « la violence », correction proposée par Essabalian d'après l'original (*HA*, 1933, col. 275, v. 187), adoptée par Renoux en silence, en face du *Cod. զբնութիւնսն* « les natures ».

P. 188, v. 265 : *էրթիցէ* « allât », en face du Ms *էթէ իցէ* « s'il fût », proposé par Essabalian d'après l'original, est accepté par Renoux sans même indication du *Cod.*

P. 188, v. 268 : բռնադատել « contraindre », proposé par Murat (*Sion*, 1928, p. 347), en face du Ms gâté բռնատել; accepté par Essabalian en citant Murat, et par Renoux sous silence et sans indiquer le *Cod.*

P. 190, v. 297 : սրոյ « de l'épée », proposé par Essabalian d'après l'original, en face du *Cod.* սիրոյ « de l'amour », adopté par Renoux oubliant d'indiquer *Cod.* et correcteur.

P. 302, v. 78 : *Cod.* գլաչ a été corrigé en գլազ dans la marge du Ms par Savalanian, d'après la note de Murat (*Sion*, 1929, p. 278, n. 3); Renoux ne le rappelle pas, le prenant pour une correction du correcteur du Ms.

P. 302, v. 82 : *Cod.* յանկողի a été corrigé en յանկողնի par Murat (*ib.* n. 4); Renoux ne le rappelle pas.

P. 304, v. 110 : *Cod.* մխիթարել a été corrigé en մխիթարեր par Murat (*Sion*, 1929, p. 279, n. 2) : on ne le savait pas.

P. 310, v. 10 : *Cod.* սղաձք a été corrigé en սղազգաձք par Murat (*Sion*, 1930, p. 55) que Renoux ne fait pas savoir.

10. Divergences de lectures

Malgré tous les emprunts de lectures et de corrections, on trouve des divergences dans les deux éditions complètes, soit dans le texte même, soit dans les notes indiquant les *Cod.*, après toutes les fautes d'impression qui ont été corrigées par Murat; Renoux n'a pas repris les errata de son édition, pourtant nombreux. Voici quelques divergences :

Édition Murat

պաշտանեա (Սիոն, 1927, 348)
 աստանկեցուցանէ (1927, 347)
 դուռն (1927, 381)
 յաճարխ (1928, 29)
 պաՀեա (1928, 29)
 վայելեաց (1928, 93)
 մենթենթանաց (1928, 187)
 յերկորեա (1928, 94)
 երանգք (1928, 278)
 Հպիլ (1928, 278)
 մի աւուր (1928, 278)
 երկուցունց (1928, 346)
 քա՛ւ է (1928, 346)
 չոքաւ (1928, 383)
 գժողովրդենէնէն (1929, 279, n. 3)
 ճակատետղն (1930, 56)
 etc.

Édition Renoux

պաշտանեա (26. 320, n. 6)
 աստ անկեցուցանէ (22. 258)
 դուռնն (36. 3)
 յաճարխէ (56. 42)
 պաՀեա (56. 47)
 վայեաց (96. 37)
 տենթենթանաց (128. 275)
 յերկորեա (98, n. 4)
 երանգք (178. 1)
 Հպել (178. 113)
 միաւոր (180. 142)
 երկուցունց (186. 238)
 քա՛ւ (186. 241)
 չոգաւ (202. 3)
 գժողովրդենէն (306, n. 10)
 Ծակատետղն (318, n. 5)

On ne sait plus à quelle édition se vouer. Il y a sans doute une part d'errata dans toutes ces divergences. Il y a cependant quelques faits qui nous laissent dans l'incertitude.

Après la publication de plusieurs pages de la version arménienne, Murat y a remarqué des fautes d'impression qu'il a corrigées d'après le Ms : *Sion*, 1927, p. 383; 1928, pp. 95, 335; 1929, pp. 72, 190; 1930, p. 60. Les fautes corrigées sont pour la plupart correctes dans l'édition de Renoux; quelques unes s'y retrouvent pourtant : Murat ou l'ouvrier-compositeur se trompait-il en corrigeant les fautes, ainsi que cela lui est arrivé une fois, comme on le verra. Notons trois fautes répétées dans la seconde édition.

Dans *Sion*, 1927, p. 383, Murat a corrigé deux fautes de la p. 62 de la même année :

1° « L. 18 du haut : au lieu de զի lire եթէ » ; ce serait dans :

Սաստկութիւնդ քո կակուղ է,
զի հմաստութեա՛նք է խստութիւն իւր :

(Renoux, p. 84, v. 107-108)

« Ta sévérité est tendre,
car sa rigueur est sagesse ».

La conjonction de coordination զի étant bien employée ici, ce n'est pas ce passage qu'a voulu indiquer Murat, mais bien le suivant, car le 18 (tout au moins imprimé) de sa correction est bien à lire 13 ; sans doute il s'agit du զի de :

Իմաստուն է և ստուգութիւն քո
զի ապականեցէ՛ և զգուեցէ :

(Renoux, p. 84, v. 101-102)

« Sage est aussi ta justice
pour détruire et caresser ».

En remplaçant զի du vers 102 par la conjonction եթէ, on traduirait : « Soit qu'elle détruise, soit qu'elle caresse », ce qui nous semble plus conforme à l'idée du poète.

Quoi qu'il en soit, les deux զի sont restés chez Renoux, dont l'un, d'après le témoignage de Murat, ne serait pas dans le Ms.

2° *Sion*, 1928, p. 383, Murat dit en corrigeant : « p. 94, col. 1, l. 24 du haut, après իւրեանց lire : Յայնմ *ին ջեղհին այգուն, և աշա անկեալ են շինուածք իւրեանց զճարմնովք իւրեանց* », c'est-à-dire ajouter les deux mots en italique, qu'on ne trouve pas chez Renoux (p. 98, v. 91-92) : lequel des deux éditeurs croire ? C'est pourquoi nous aimerions que ce dernier eût précisé la source exacte de sa copie.

3° A la même page du *Sion*, Murat corrige le mot բարկութիւն de son édition en բարկութիւնն (p. 94, col. 2, l. 20 du bas), qui est resté sans -ն chez Renoux (p. 102, v. 137) : simple faute d'impression, ou c'est Murat qui se trompait à nouveau en se corrigeant ?

Tout ceci nous amène à dire quelques mots des fautes d'impression de l'édition de Renoux.

11. Errata dans l'édition de Renoux

La première édition contient encore quelques fautes d'impression, malgré les corrections de l'éditeur.

Essabalian, qui critiquait Murat pour son édition peu soignée, a des différences de texte, portant sur des lettres seules, dans sa publication du 9^e mēmrā justement d'après celle de Murat : pour ces mêmes divergences, les deux éditions complètes concordent. Les voici : *Handēs amsoya*, 1933, vers 6, 14, 82, 89, 93, 111, note du vers 161, 179, 184, 190, 193, 205, 293. Si ces différences étaient des corrections proposées par Essabalian, elles méritaient d'être signalées.

La belle édition de Renoux est entachée malheureusement de dizaines de petites fautes d'impression de lettres : nous les relevons uniquement dans le désir sincère d'être utile à l'éditeur et aux lecteurs du texte arménien :

p. VIII, Bogharian, lire : *Srboc*, et t. II, qui contient la description du Ms *Jérusalem 326* des *Mēmre*. Il fallait y ajouter le t. IV, qui contient la description du *Jérusalem 1300* ayant conservé des fragments.

P. XII, Zarbhanalian, lire : *Matenadaran haykakan t'argamnūt'eanc' naxneac'*.

P. XVIII, l. 9, lire : Վասն յանդիմանութեան

l. 5 du bas, lire : *zolovacoy*

note 41, lire : *Catalogue des anciennes traductions arméniennes.*

P. xxx, 1.8 du bas, lire : յորում; note 37, lire p. 68.

P. xxxii, note 52, lire : p. 349.

P. xli, 1^{re} citation, 1.2, lire : « dit-il ».

P. lii, 1.1 du bas, lire : *havasti*.

P. liii, 1.11 du bas, lire : *harkaneli* au lieu de *harkaneali*, forme barbare, et supprimer *hareal* qui signifie « frappé ». — P. 334, v. 83-84 : Մի Հայեսցուք ի Հարուածսն, այլ ի կանս հարկանելոյն sont traduits : « Ne considérons pas les coups, mais l'intention de *Celui qui frappe* ». Si l'on traduit Հարկանելոյն par « de celui qui frappe », c'est-à-dire le génitif d'un nom d'agent, il faut croire que ce génitif est celui de Հարկանելի (= infinitif Հարկանել + -ի) : son génitif serait alors Հարկանելոյն, sans la chute de -i-, chute fréquente au moyen-âge. Autrement Հարկանելոյն serait le génitif de l'infinitif, et l'on traduirait le vers 84 par « mais la volonté de frapper ». — A la p. 334, v. 71, on lit : Ջի եկեսցէ զան հարելոյն traduit par « Car viendra le châtiment de *Celui qui frappe* » : Հարելոյն est le génitif de la forme Հարեալ qui signifie « frappé » et ne peut être considéré comme ayant même sens que Հարկանելի. Le contexte suggère, nous semble-t-il, qu'on traduise « de celui qui est frappé », et qu'on ne considère pas Հարեալ comme l'équivalent de Հարկանելի « celui qui frappe », comme le voudrait l'éditeur.

P. liii, 1.3 du bas, lire : *amenakec'oyc'n*.

P. liv, 1.15 du bas, lire : *arawawtn*.

C'est dans le texte arménien que les confusions de lettres qui se ressemblent dans leur tracé sont nombreuses. Disons en passant que l'Imprimerie Orientaliste devrait améliorer et bien différencier ces caractères. Comme plus haut, nous notons les formes correctes, sans mettre les fautives sous les yeux du lecteur qui les trouvera aux endroits indiqués; nous disons une fois pour toutes qu'il faut « lire, est à corriger en » devant toutes les corrections; nous indiquons pages et vers :

6. 4 գշտենարանս

6. 10 Յովսեփայ

6. 11 բաշխեաց

8. 53 ճշմարտութիւն

8 n. 2 շնոհք

10. 63 յափշտակիչ

14. 139 Ի մէջ

16. 153 շիրթեսցէ

18. 199 Հարկանէ

20. 223 Իբրև

20 n. 5 վշտամբութիւն

26. n. 6 պաշտանեա

38. 41 խրատիչն

38. 42 զաւզնականն

44. 154 չիք

48. 199 վնաս տային

48. 212 երբ է

60. 108 որ ջանացաւ

66. 206 տեղոյն

70. 274 մեզ

72. 280 զամենայն

78. 18 ակնարկելոյ

86. 147 մեզ

88. 168 չար

96. 43 Իբրև

102. 163 մեզ

106. 232 Հեռոյ

126 n. 9 ճինչք

130. 297 մէջ

130. 300 գժղմնեցաւ

142. 518 զտուեանդեալս (?)

144. 541 Իգագ

148. 603 վշտանայ

164. déplacer 851 devant Ողբացաւ

172. 13 մինչդեռ

184. 187 Այլ

200. 99 անաւրէնութիւն

200. 101 քաղեալ

200. 125 յուղտջ

202 n. 7 նայ

210. 245 Եգիպտոս (*passim*)

214. 303 մինչև

274. 56 մէջ

292. 181 դարբիս

306. 129 մինչ

Les errata suivants nous ont été signalés par Dom Bernard Outtier, de l'Abbaye de Solesmes, que nous remercions :

P. xxv, note 5 lire : le mēmṛā	160. 194. 12 զմեզ
P. xxxii, note 46, lire : et 148.	194. 13 յաճապարչառութենէ
P. liv, l.5 du bas, lire : v. 829.	218. 393 անկեալն
P. lxxvii, l.14, lire <i>džoxk</i> ^s .	232. 90 չիցէ
158. 754 վայելուչ	289. 128 lire <i>cou</i>
160. 794 ընդդէմ	
188. 244 զգոյնս	

Nous préférierions ne pas remplacer dans les textes classiques les deux lettres *k* + *z* par *h* nous venant du moyen-âge.

Tout en maintenant nos remarques, nous disons en toute franchise en guise de conclusion : Charles Renoux a fourni un livre précieux et joli de présentation. Il nous a semblé qu'il a travaillé beaucoup plus à nous donner une bonne traduction concise et agréable à lire, ne s'éloignant pas trop de la version arménienne, qu'à améliorer le texte arménien, surtout lorsqu'il ne disposait que d'un seul manuscrit. Il faudra en trouver d'autres éventuellement et reprendre le texte avec une méthode de correction plus critique.

Martiros Minassian

Nicholas I patriarch of Constantinople, Letters. Greek text and English translation by R. J. H. Jenkins and L. G. Westerink (= Corpus Fontium Historiae Byzantinae, vol. VI = Dumbarton Oaks Texts, II), Washington D.C. Dumbarton Oaks Center for Byz. Studies 1973 (ersch. 1975), xxxvii S. + 1 Bl. + 631 S.

Mit der vorliegenden Edition und Übersetzung der Briefe des Patriarchen Nikolaos I. Mystikos durch R. J. H. Jenkins (†) und L. G. Westerink erscheint nach langer Zeit der zweite Band in der Reihe der Dumbarton Oaks Texts, die mit der Edition des »De Administrando Imperio« Konstantins VII. Porphyrogenetos so hervorragend begonnen hatte. Patriarch Nikolaos I. (852-925) war, nicht nur als Haupt der orthodoxen Kirche, sondern auch als Staatsmann, eine der bedeutendsten Persönlichkeiten im byzantinischen Reich des frühen 10. Jahrhunderts. Ab 1.3. 901 Patriarch in Konstantinopel, geriet er infolge des Streits über die 4. Heirat Leons VI. und seiner Verwicklung in die Revolte des Andronikos Dukas in einen scharfen Gegensatz zum Kaiser, weshalb er 907 zurücktreten und einem neuen Patriarchen Platz machen mußte (sog. »Tetragamieschisma«). Im Mai 912 auf den Patriarchenthron restituiert führte Nikolaos nach dem Tod des Kaisers Alexander zwischen 913 und 914 die Regentschaft für den minderjährigen Konstantin VII. Porphyrogenetos und leitete in dieser Eigenschaft u.a. die Verhandlungen mit dem bulgarischen Zaren Symeon. Wegen seiner zu großen Nachgiebigkeit gegenüber den bulgarischen Forderungen wurde er 914 durch Zoe, die Kaiserinwitwe Leons VI., als Haupt des Regenschaftrates gestürzt, durfte jedoch Patriarch bleiben. Nach einer kurzen Rückkehr zur Macht 918/19 wurde er schließlich von Romanos I. Lekapenos endgültig in den (politischen) Hintergrund gedrängt. Er starb am 15.5.925.

Diese politische Bedeutung Nikolaos', sowohl im kirchlichen als auch im weltlichen Bereich, rechtfertigt zur Genüge die erneute Edition und Übersetzung der Briefe des Patriarchen, die seine Laufbahn begleiten und kommentieren, durch R. J. H. Jenkins (Nr. 1-163) und nach dessen Tod durch L. G. Westerink (164-190). Die Edition wird eingeleitet durch einen